

Lexikon der Romanistischen Linguistik (LRL)

Herausgegeben von / *Édité par*
Günter Holtus . Michael Metzeltin . Christian Schmitt

Band/Volume VI,2

Galegisch, Portugiesisch
Gallego, Português

Max Niemeyer Verlag
Tübingen 1994

444. Portugiesisch: Externe Sprach-geschichte

Histoire externe de la langue

1. Généralités
2. Le territoire du portugais européen
3. La norme linguistique du portugais moderne
4. L'humanisme et la culture classique: le latinisme
5. L'expansion outre-mer
6. Le bilinguisme luso-espagnol
7. L'influence française
8. La révolution libérale de 1820 et le vocabulaire portugais
9. Le Portugal du XX^e siècle et la langue
10. Influence de l'anglais
11. Bibliographie

1. Généralités

1.1. On examinera dans le présent article les divers conditionnements non linguistiques qui ont eu une influence sur l'évolution de la langue portugaise de la Renaissance à nos jours. Ces conditionnements s'expliquent par des causes très diverses, de caractère politique, social, culturel, économique, technique, etc., ou résultent des relations internationales.

1.2. Aucune étude d'ensemble de l'histoire de la langue portugaise, à notre connaissance, n'a été faite de ce point de vue. Les ouvrages existants (Neto ²1970, Teyssier ²1984a) examinent à la fois l'évolution *interne* du portugais (qui est l'étude en diachronie du système de la langue à ses différents niveaux, – phonétique, phonologique, morphologique, lexical, syntaxique –), et l'analyse des conditionnements *externes* de cette évolution, qui seuls nous intéressent ici.

1.3. Il conviendra évidemment, en lisant les développements suivants, d'avoir toujours présente à l'esprit l'histoire du Portugal. Il n'est pas question de la résumer ici, et nous renvoyons aux ouvrages existants (en particulier Marques ¹⁰1982, Serrão 1963–1971). Le danger serait, à cet égard, de calquer notre développement sur l'histoire littéraire: on aurait ainsi la Renaissance, le Baroque, le Néoclassicisme, le Romantisme, etc. Mais le danger ne serait pas moins grand d'adopter un découpage suggéré par l'histoire traditionnelle (selon les dynasties, les régimes, les guerres, etc.), car faute d'études scientifiques à la fois précises et nombreuses rien ne nous garantit que ce découpage se reflète dans l'histoire de la langue (→ 454).

1.4. Il nous semble donc que le mieux est de nous concentrer sur un nombre limité de questions et de sujets, pour lesquels nous possédons une information suffisante. Chacune de ces parties de notre propos se rapportera à un thème particulier ou à une époque de l'histoire. Le lecteur pourra ainsi, en mettant côte à côte ces divers points de vue, se faire une idée du tableau d'ensemble, au moins dans ses grandes lignes.

2. Le territoire du portugais européen

Au XVI^e siècle, point de départ de notre étude, le territoire européen du Portugal était, à une exception près (Olivença), identique à ce qu'il est de nos jours, et ce territoire correspondait déjà presque exactement, comme aujourd'hui, à l'aire d'extension de la langue portugaise.

Au nord, la Galice est, depuis l'indépendance du Portugal (XII^e siècle), séparée de celui-ci par une frontière politique. Si l'on suit du nord au sud la frontière internationale telle qu'elle existe de nos jours, on constate que les points où elle ne recouvre pas exactement la frontière linguistique sont les suivants.

À Ermisende (province espagnole de Zamora), on parle une variété de portugais. À l'est du district de Bragança, et du côté portugais de la frontière, dans les localités de Rionor, Guadramil, Miranda et Sendim, on parle un dialecte de type léonais. Plus au sud, du côté espagnol, le portugais est parlé à Alamedilla, Eljas, Valverde del Fresno et San Martín de Trevejo (dialecte de type galicien), à Herrera de Alcántara et à Olivença. Cette dernière localité a été portugaise jusqu'en 1657, puis de nouveau de 1668 à 1801. Il s'agit, dans ces diverses régions, de survivances du passé, qui n'empêchent pas la diffusion des deux langues nationales, l'espagnol à l'est de la frontière et le portugais à l'ouest.

En ce qui concerne son domaine européen, on peut donc dire que l'aire du portugais coïncide presque exactement avec le territoire national. Le Portugal a, pour cette raison, toujours ignoré les problèmes qui, dans beaucoup d'autres pays, résultent de l'existence de minorités linguistiques (Teyssier²1984a, 40).

Les archipels des Açores et de Madère, qui font partie aujourd'hui de la République portugaise, parlent le portugais européen. L'extension de la langue dans les autres régions d'outre-mer sera examinée plus loin.

3. La norme linguistique du portugais moderne

3.1. Vers 1500 il y a longtemps que le foyer de la vie politique, sociale, religieuse et économique du Portugal est situé à Lisbonne, la capitale, et dans la région voisine, une région qui inclut la province de l'Estrémadure et que balisent les localités de Coimbra, Tomar, Santarém, Évora, Setúbal et Sintra. C'est là que résident le roi et la cour. C'est là qu'est situé le port le plus actif. C'est dans cette région que l'on trouve les principaux centres religieux, en particulier les monastères d'Alcobaça et de Santa Cruz de Coimbra. C'est là enfin qu'est installée l'université (transférée définitivement de Lisbonne à Coimbra en 1537).

Cette région du Centre-Sud, qui possède la puissance politique, la suprématie économique et le prestige social, est donc celle qui élaborera la norme linguistique. Ainsi le portugais moderne est l'ancien gallaïco-portugais né dans l'extrême nord, qui, transporté par la Reconquête dans le centre et le sud anciennement mozarabes, s'y est transformé et a ensuite rayonné dans tout le territoire national. C'est donc, si l'on veut, un «andalou lusitanien», mais un andalou qui serait devenu le modèle linguistique de la communauté tout entière.

Cette primauté du portugais de Lisbonne et de la région que nous venons de définir est depuis des siècles, au Portugal, l'objet d'un consensus. Lorsqu'en 1725 Jerônimo Contador de Argote, dans ses *Regras da lingua portugueza, espelho da Latina*, ébauche une première classification des dialectes portugais, c'est toujours par rapport à la façon de parler de l'Estrémadure

qu'il les définit (Neto ²1970, 564). Et Verney, en 1746, déclare: «Em matéria de pronúncia, sempre se devem preferir os que são mais cultos e falam bem na Estremadura, que todos os das outras províncias juntas» (Verney ⁴1949-1952, 78).

3.2. Il en résulte que l'évolution de la langue, de la Renaissance à nos jours, a toujours privilégié les façons de parler nées à Lisbonne, et qu'inversement elle a toujours marginalisé celles du nord. Il y a là une constante dont certaines transformations phonétiques fournissent des exemples particulièrement frappants: l'évolution du système des «sifflantes», la monophthongaison de la diphtongue écrite *ou*, le passage de [tʃ] à [ʃ] pour le groupe graphique *ch*, et plus tard l'évolution des diphtongues écrites *ei* et *em*, la prononciation vélaire de [R] fort: toutes ces évolutions caractéristiques du portugais moderne ont pris leur départ à Lisbonne ou dans sa région, et se sont ensuite répandues vers le nord (Teyssier ²1984a, 49–54, 64–66).

3.3. La carte actuelle des parlers portugais européens traduit ce phénomène d'ensemble: la plupart des traits phonétiques qui sont des déviations par rapport à la norme apparaissent les uns après les autres à mesure que l'on s'éloigne de Lisbonne et de l'Estrémadure et que l'on se dirige vers le nord. Les lignes d'isoglosses qui en marquent les contours ont, certes, des tracés variés, mais elles révèlent toutes cette marginalisation linguistique du nord (Leite de Vasconcelos ²1970, Boléo 1950, Boléo/Santos Silva 1961, Cintra 1964–1971, Teyssier ²1984a, 48). Le galicien apparaît, dans cette perspective, comme le degré extrême de la déviation par rapport à la norme de Lisbonne.

4. *L'humanisme et la culture classique: le latinisme*

4.1. *Généralités*

La langue portugaise n'a jamais cessé, depuis l'origine, d'enrichir son vocabulaire par des emprunts faits directement au latin: ces «mots savants» (*palavras eruditas*) sont venus s'ajouter aux mots du «patrimoine héréditaire» transmis de génération en génération (Teyssier ²1984a, 19s., 33s.). Le latinisme s'est également introduit dans la syntaxe et le style. Cette «relatinisation» de la langue va s'amplifier considérablement du XVI^e au XVIII^e siècle, sous l'effet de l'humanisme et de ses suites.

4.2. *L'humanisme*

Au XVI^e siècle, le Portugal participe au grand mouvement européen de l'humanisme, dont une des caractéristiques essentielles était le retour à la culture gréco-latine et l'emploi de la langue latine comme moyen d'expression. L'humanisme met en contact les intellectuels de l'Europe entière. De nombreux étrangers viennent au Portugal et de nombreux Portugais vont à l'étranger. On voit ainsi naître et prospérer des Portugais *estrangeirados* qui visitent les diverses universités du continent, et qui servent d'agents de liaison, grâce à l'universalité de la langue latine, entre leur pays et l'Europe. Tels sont (pour ne citer que les plus importants) André de Resende (1500–1573), Damião de Góis (1502–1574) et Jerónimo Osório (1506–1580). Quoiqu'ils écrivent, à l'occasion, en portugais, leur langue est, pour une part essentielle, le latin (Teyssier 1984b, 822).

C'est dans la première moitié du XVI^e siècle que l'humanisme portugais a connu sa plus grande expansion. Dans les années 1527–1532, en particulier, on assiste à une véritable invasion de la pensée d'Erasme (Teyssier 1984b, 828). En 1527, le roi Jean III fonde cinquante bourses en faveur de jeunes Portugais qui effectuaient leurs études à Paris. Cette politique d'ouverture à l'humanisme se poursuit dans les années suivantes, malgré l'introduction de l'Inquisition au Portugal en 1536. Elle atteint son point culminant en 1547, avec la création du

Collège des Arts de Coimbra (*Colégio das Artes*), où furent appelés à enseigner des humanistes étrangers ainsi que des Portugais *estrangeirados*.

Mais ces beaux jours furent de courte durée: après que beaucoup de ses maîtres eurent été persécutés, le Collège des Arts passe en 1555 sous le contrôle des jésuites. Le Concile de Trente, ouvert en 1545, s'achève en 1563. Une longue période de réaction commence alors.

La culture humaniste, fondée sur la connaissance du latin et l'étude des lettres anciennes, n'en a pas moins marqué très profondément tous les Portugais cultivés. Parmi les principaux écrivains João de Barros, Luis de Camões et António Ferreira en sont pénétrés. Chez certains d'entre eux, comme précisément António Ferreira, c'est l'humanisme qui a développé ce que l'on peut appeler le patriotisme linguistique. En même temps qu'il veut faire du portugais une grande langue de culture, António Ferreira refuse de pratiquer le bilinguisme luso-espagnol (voir plus loin, 6.1.).

4.3. Les jésuites maîtres de l'éducation

C'est en 1540, à l'appel du roi Jean III, que les premiers jésuites arrivent au Portugal. Ils allaient, pendant plus de deux siècles, concentrer entre leurs mains l'essentiel du système éducatif portugais, en Europe et dans l'outre-mer. Ils dirigent des collèges prospères, contrôlent le Collège des Arts de Coimbra, et possèdent une université à Evora. Entre 1542 et 1714, ils fonderont au total 30 collèges sur le continent, dans les îles adjacentes et en Afrique occidentale, 14 en Afrique orientale, 11 en Extrême-Orient et 17 au Brésil. Leur présence dans le monde portugais durera jusqu'en 1759, date à laquelle ils seront expulsés par le marquis de Pombal.

Pendant ces deux siècles, les jésuites sont partout présents, et le plus grand écrivain du XVII^e siècle, le P. António Vieira (1608–1697) est l'un des leurs. Dans leurs collèges ils pratiquent une pédagogie fondée sur la culture classique et visant à la formation d'un «honnête homme» chrétien. Le latin est un élément essentiel de leurs programmes. La grammaire latine du P. Manuel Alvares (1526–1583) a eu, de 1572 à nos jours, près de 600 éditions. Un autre jésuite, le P. Bento Pereira (1605–1681), a publié des dictionnaires où le latin était confronté au portugais et au castillan, ainsi qu'une grammaire portugaise rédigée en latin (Lyon, 1672). Ajoutons que dans leurs collèges ils faisaient représenter à leurs élèves des pièces de théâtre écrites en latin.

Ainsi les jésuites, qui représentaient la réaction catholique postérieure au concile de Trente, ont pour ce qui concerne les études latines pris la suite des humanistes d'avant 1550. Ils ont été au Portugal, comme dans beaucoup d'autres pays, les grands mainteneurs de la langue latine et des humanités classiques.

Certes d'autres ordres ont joué un rôle éducatif important à côté des jésuites, en particulier les oratoriens, présents au Portugal depuis la seconde moitié du XVII^e. D'autre part le latin restera à la base de l'éducation longtemps après leur expulsion en 1759. Mais il reste que pendant deux siècles ils ont contribué d'une façon décisive au développement des études latines.

4.4. La relatinisation du portugais

4.4.1. On voit donc, pendant les XVI^e, XVII^e et XVIII^e siècles, comme résultat de l'humanisme et de l'éducation classique, se poursuivre et s'accroître le mouvement de relatinisation du portugais qui avait commencé bien avant 1500.

4.4.2. Le latinisme consiste souvent à adopter une graphie plus proche de la forme étymologique que celle qui correspond à la prononciation: on écrira par ex. *crescer* pour *crecer*, *signo* pour *sino*, *digno* pour *dino*, et même *doctor* pour *doutor*, et les deux types de graphies seront employés côte à côte dans un même texte. Il arrive parfois que ces graphies savantes

entraînent par «réaction orthographique» un changement de prononciation: tout le monde dit aujourd'hui *digno* en faisant entendre le *g*. Dans d'autres cas, les deux formes sont écrites et prononcées différemment, mais avec des sens distincts: *signo* (avec *g* prononcé) signifie 'signe' et *sino* signifie 'cloche'. Pour d'autres mots chacune des prononciations a son aire d'emploi: ainsi *crecer* se prononce avec *s* implosif au Portugal, et sans *s* implosif au Brésil; de même on dit aujourd'hui *facto* au Portugal et *fato* au Brésil. En revanche *doctor* n'a nulle part supplanté *doutor*.

Sous la plume des humanistes du XVI^e siècle, ces latinismes graphiques dépassaient parfois les limites de l'extravagance. Habités à écrire en latin, nos humanistes affectionnaient des graphies latinisantes qui déformaient l'apparence des mots: Damião de Góis écrit *epse* pour *esse*, à cause du latin *ipse*; André de Resende écrit par ex. *nocte* (*noite*), *septe* (*sete*), *oclhos* (*olhos*), *cognescer* (*conhecer*), (*nunqua*) etc. à cause de *noctem*, *septem*, *oculos*, *cognoscere*, *nunquam*. Il arrive aussi qu'ils se trompent dans leurs étymologies: par ex. André de Resende écrit *hacte* au lieu de *até*, parce qu'il pense que ce mot vient du latin *hac tenus*, alors qu'il est d'origine arabe.

4.4.3. Il reste qu'un nombre extrêmement élevé de mots ont ainsi changé de forme en se relatinisant: on dit aujourd'hui *ocupar* pour *acupar*, *crónica* pour *corónica*, *devoção* pour *devação*, *elefante* pour *alifante*, *espírito* pour *esprito*, *estômago* pour *estâmago*, *ignorante* pour *inorante*, *público* pour *púbrico*, etc. Les relevés de corpus et l'étude des dictionnaires anciens, en particulier ceux de Jerónimo Cardoso, fournissent de nombreux exemples de ces relatinisations (Teyssier ²1984a, 69, et Teyssier 1980). Mais il n'est pas rare que les formes anciennes survivent dans la langue populaire.

4.4.4. Il existe une autre catégorie de latinismes, ce sont les mots entièrement nouveaux empruntés au latin, qui viennent compléter, voire remplacer les termes portugais traditionnels. Ainsi le mot le plus banal pour «heureux» est aujourd'hui *feliz*, au lieu du terme ancien *ditoso*. Or *feliz* est un latinisme, que l'on trouve d'abord sous la forme *felice* (= lat. FELICEM) et qui se lusitanise par la suite en *feliz*. Un champ sémantique où l'on trouve de très nombreux doublets du même genre est celui des parties du corps humain: *beijo* est «doublé» par *lábio*, *bofe* par *pulmão*, *casco* par *crânio*, *campainha* par *úvula*, *sovaco* par *axila*, *ventãs* par *narinas*, etc. Dans ces exemples les deux termes s'opposent de façons très diverses: populaire vs. érudit, vernaculaire vs. latinisme, animal vs. humain etc.

On peut également montrer que des catégories entières de termes sont, en portugais moderne, de purs latinismes: ainsi les superlatifs du type *aspérrimo*, *nigérrimo*, *superbíssimo* etc., ou

les adjectifs ordinaux tels que *quadragésimo*, *quinquagésimo*, *octogésimo*, etc.

Un sondage intéressant peut être fait à propos des *Lusiades* (1572), grâce à l'*Índice Analítico do Vocabulário de Os Lusíadas* (Cunha ²1980) et à un relevé complet des œuvres de Gil Vicente (1502–1536). Si l'on prend tous les mots savants commençant par *a*, on fait les constatations suivantes:

1) Certains de ces mots se trouvent à la fois, et sous la même forme, dans Gil Vicente et dans les *Lusiades*, par ex. *absoluto*, *abstinência*, *acidente*, *admiração*, *adoração*, *adorar*, *angélico*, *animal*, *ânimo*, *animar*, *antecessor*, *antepassado*, *áspero*, *atento*.

2) D'autres changent de forme d'un auteur à l'autre. Ils sont plus populaires dans Gil Vicente, par ex. *avondança*, *avondar*, *avondoso*, et au contraire plus proches du latin dans les *Lusiades*, par ex. *abundança*, *abundante*, *abundar*, *abundoso* (à l'exception d'une occurrence de *abondança*); on a de même *aquirir*, *aquerir* (Gil Vicente) – *adquirir*, *adquerir* (*Lusiades*); *adversairo* (Gil Vicente) – *adversário* (*Lusiades*); *avesso*, *averso*, *adverso* (Gil Vicente) – *adverso* (*Lusiades*).

3) Enfin un nombre important de mots savants d'origine latine ou grecque (le grec étant transmis par le latin) existent dans les *Lusiades*, alors qu'ils étaient tout à fait inconnus de Gil

Vicente, par ex. *acumular, adamantino, adjacente, admitido, adornar, adulação, adultério, adúltero, aério, agreste, alabastro, altíssimo* etc. (Teyssier ²1984a, 69s.).

4.4.5. Un énorme contingent de mots savants d'origine latine ou grecque (le grec étant encore une fois véhiculé par le latin) sont entrés en portugais, du XVI^e siècle à nos jours, pour désigner des réalités propres à la civilisation moderne, en particulier sous ses aspects scientifiques et techniques. Ces termes appartiennent souvent à des nomenclatures internationales, et on les retrouve sous des formes voisines dans les autres langues romanes, ou en anglais, voire dans les autres langues européennes, par ex. *instrumento, consistente, paralelo, televisão*, etc.

4.4.6. Mais le latinisme a aussi, depuis la Renaissance, pénétré la langue de bien d'autres façons: la morphologie, la syntaxe et le style se sont «relatinisés» tout autant que le lexique. Des accords «à la façon latine» s'observent souvent chez les écrivains modernes, ainsi qu'une grande liberté dans l'ordre des mots. D'une façon plus générale, c'est l'imitation de la période latine qui a donné à ces écrivains la maîtrise des phrases complexes.

5. L'expansion outre-mer

5.1. Les navigations, les découvertes et l'expansion au-delà des mers ont marqué l'histoire de la langue. En 1500, point de départ de notre étude, le Portugal vient, par le traité de Tordesillas (1494), de se partager avec l'Espagne les terres à découvrir: après avoir tracé un méridien situé à 370 lieues à l'ouest des îles du Cap-Vert, on a décidé que toutes les terres découvertes situées à l'est de ce méridien seraient portugaises, et que toutes celles situées à l'ouest seraient espagnoles. Cette division faisait entrer dans le domaine portugais toute la côte du Brésil (non encore «découvert» à cette date, du moins officiellement) de l'embouchure de l'Amazone au Parana, toute l'Afrique et toute l'Asie jusqu'aux Moluques. Certes, le traité de Tordesillas sera bien vite dépassé, mais il définit une répartition territoriale dont les conséquences linguistiques allaient être durables: jusqu'au XVII^e siècle la langue européenne dominante en Afrique et en Asie sera le portugais; et aujourd'hui encore, toute la «Romania Nova» américaine se partage entre l'espagnol à l'ouest et le portugais à l'est.

Donc, en 1500, les Portugais occupent depuis longtemps les Açores et Madère, ils ont atteint les îles du Cap-Vert et de São Tomé, doublé le Cap de Bonne-Espérance (1488) et Vasco de Gama est arrivé jusqu'en Inde (1498). C'est en avril 1500 que Pedro Alvares Cabral découvre officiellement le Brésil. Dans les années suivantes les Portugais planteront dans tout l'espace de l'Océan Indien, jusqu'à Malacca et aux Moluques, une suite de places fortes et de points d'appui, grâce auxquels ils protégeront les routes commerciales qu'ils contrôlent. Vers le milieu du XVI^e siècle ils pénètrent en Chine et au Japon. Au Brésil, en revanche, l'occupation portugaise fut plus lente, et la colonisation ne commença vraiment qu'après 1530.

Pendant le XVI^e siècle les Portugais tiennent cet «empire» d'un type particulier: empire essentiellement commercial et maritime («Seaborne Empire», selon l'expression de Boxer 1969), où l'occupation territoriale est modeste et où le peuplement européen, très faible, aboutit en fait à un large métissage. En même temps la catéchèse, où les jésuites vont jouer un rôle très important, accompagne l'avance des navigateurs, des commerçants et des soldats.

Au XVII^e siècle s'amorce le déclin de l'«Empire» oriental. Le Brésil, au contraire, après l'élimination du péril hollandais, devient la grande aventure de la colonisation portugaise.

5.2. Les conséquences linguistiques de cette expansion outre-mer allaient être considérables. La diffusion de la langue allait suivre les conquêtes (Neto ²1970, 427, Teyssier ²1984a, 36, 71). Fernão de Oliveira, auteur de la première grammaire du portugais (1536), proclame: «Melhor é que ensinemos a Guiné que sejamos ensinados de Roma» (Oliveira ⁴1975, 42). Et João de Barros, dans la dédicace de sa propre grammaire au prince Dom Filipe (1540), célèbre la position dominante du portugais en Afrique et en Asie (Barros ⁵1971), 239). Le portugais, effectivement, allait jusqu'au XVIII^e siècle servir de langue diplomatique aux Européens dans

cette partie du monde, et sous une forme simplifiée il allait devenir une «lingua franca» d'un très large usage (Neto ²1970, 539).

Les relations de voyages et les traités de toutes sortes rédigés par des Portugais sur les pays nouveaux vont adopter et répandre une foule de mots empruntés aux langues africaines et asiatiques. Une mention particulière doit être faite pour les *Colóquios dos simples e drogas* de Garcia da Orta, ouvrage imprimé dans l'Inde, à Goa, en 1563 (Orta ⁸1963). Les langues de l'Inde, en particulier celles de la zone dravidienne, le malais et le chinois ont ainsi fourni un certain nombre de mots au portugais. Du dravidien vient par ex. *pagode*, du malais *amouco*, *jangada*, du chinois *junco* (Dalgado ²1982, Teyssier ²1984a, 71). D'autres mots résultent de croisements complexes, comme *mandarim*, qui est malais, mais d'origine sanskrite, et qui a subi l'influence du portugais *mandar*. D'autres ont donné naissance en portugais même à des formes dérivées: par ex. de *veniaga* (mot malais) a été tiré *veniagar* ('trafiquer') et de *chatim* (mot dravidien: 'mauvais commerçant') sont sortis *chatinar*, *chatinador*, *chatinagem*, *chatinaria*. Enfin c'est à travers le portugais que beaucoup de mots asiatiques ont pénétré dans les diverses langues européennes (c'est le cas, par ex., des mots français *pagode*, *mandarin*, et *mangue*).

5.3. Mais la langue portugaise a également servi à faire connaître les langues et les cultures des pays touchés par l'expansion. Les missionnaires ont rédigé des catéchismes (*cartinhas*) bilingues, comme par exemple la *Cartinha em Tamul e Português* publiée à Lisbonne en 1554. Ils ont également décrit certaines langues exotiques: on possède le manuscrit d'une *Arte da língua malabar em português* du jésuite Henrique Henriques, ainsi que le texte d'une *Arte da Lingoa do Japão* du jésuite japonais João Rodriguez Tçuzu, imprimée à Nagasaki entre 1604 et 1608, et celui d'une *Arte de Gramática da Língua mais usada na Costa do Brasil* (il s'agit du tupi-guarani), par le P. Anchieta, publiée à Coimbra en 1595 (Buescu 1983, 57–75).

5.4. Évolution du portugais en Asie et en Afrique

À partir du XVIII^e siècle le portugais «standard» ne s'est plus maintenu en Asie que dans les territoires restés sous administration portugaise. Mais dans certains de ces mêmes territoires, et en plusieurs autres points d'où le Portugal s'était retiré (en particulier Ceylan, Malacca et Java) se sont formés des créoles. Le créole portugais de Ceylan est celui que l'on connaît depuis le plus longtemps, car c'est dans cette langue que les pasteurs méthodistes ont publié dans le cours du XIX^e, siècle une abondante littérature religieuse, ou, plus généralement, édifiante (Dalgado 1900). En Afrique des créoles se sont également constitués dans les îles du Cap-Vert, dans la Guinée-Bissau, ainsi qu'à São Tomé, Príncipe et Ano Bom, mais on ne les connaît que depuis la fin du XIX^e siècle (Schuchardt 1882–1890). La description de ces créoles reste en dehors du champ du présent article (→ 487).

5.5. Évolution du portugais au Brésil

Nous ne nous intéresserons ici qu'à la période coloniale, qui se termine en 1822. À la différence de l'Amérique Espagnole, le Brésil était alors un vaste pays rural, sans grande ville, sans université, sans imprimerie. Jusqu'au milieu du XVIII^e siècle, le portugais a été concurrencé, au Brésil, par le tupi-guarani, que l'on appelait la *língua geral*.

Ce tupi-guarani, simplifié et grammaticalisé par les jésuites, était devenu une langue commune d'un très large usage, et l'on a même pu se demander parfois s'il n'allait pas supplanter le portugais (Teyssier ²1984a, 76). Mais il entre en décadence dans la seconde moitié du siècle, pour diverses raisons, et en particulier à la suite des mesures prises par le marquis de Pombal qui, en 1757 et 1758, en interdit l'usage dans les actes officiels et rendit obligatoire celui du portugais (Teyssier ²1984a, 76). C'est également dans le cours du XVIII^e siècle qu'apparaissent

les premiers témoignages sur les particularités du portugais parlé au Brésil (Teyssier ²1984a, 77).

6. *Le bilinguisme luso-espagnol*

6.1. Pendant une longue période de plus de deux siècles, qui commence vers le milieu du XV^e et se termine pendant la seconde moitié du XVII^e siècle, les Portugais ont utilisé le castillan comme seconde langue de culture. Ce bilinguisme s'explique par plusieurs causes. Après 1450 les relations entre le Portugal et la Castille s'intensifient; les ambassades entre les deux pays se multiplient; les mariages avec des princesses ou infantes espagnoles sont très fréquents dans la famille royale portugaise: ainsi les trois épouses successives de Manuel 1^{er} étaient espagnoles, comme la reine Catherine, épouse de Jean III, qui sera régente de 1557 à 1562. Ces reines arrivaient avec une suite, de sorte que la cour de Lisbonne deviendra tout naturellement bilingue. De plus les lettres castillanes connaissent alors un grand développement, et la langue qui leur sert de moyen d'expression jouit d'un immense prestige.

Ce bilinguisme luso-espagnol était d'abord une réalité sociale. Il était intensément pratiqué par les milieux sociaux les plus élevés, ceux qui donnaient le ton et créaient la mode, – la cour, l'aristocratie, les *letrados*, la haute Eglise, etc. –, mais il s'estompait à mesure qu'on descendait dans l'échelle sociale. Dans le petit peuple, il était pratiquement nul. Le castillan était donc, dans la société portugaise, une langue de prestige. Entre 1580 et 1640, période où le roi d'Espagne est également roi du Portugal, cette situation ne fait évidemment que s'accroître.

La littérature portugaise reflète, pendant ces deux siècles, ce bilinguisme général. La plupart des grands écrivains portugais écrivent également en castillan. C'est le cas, par ex., des poètes du *Cancioneiro Geral* (1516), de Sá de Miranda, de Gil Vicente, de Camões, et au siècle suivant de Francisco Manuel de Melo. Certains mêmes abandonnent complètement leur langue pour adopter intégralement le castillan: ainsi procède Jorge de Montemor, l'auteur de la *Diana*, qui ira jusqu'à castillaniser son nom en Jorge de Montemayor. Le cas de Manuel de Faria e Sousa est plus complexe: il commente avec enthousiasme les œuvres de Camões, mais il le fait en espagnol. Seuls résistent fermement au bilinguisme certains écrivains humanistes comme António Ferreira, qui s'est toujours refusé à écrire en castillan (Teyssier 1984b, 841).

La révolution du 1^{er} décembre 1640, qui rétablit l'indépendance portugaise et permet au duc de Bragance de monter sur le trône sous le nom de Jean IV, va éloigner le Portugal de l'Espagne. Les deux pays se font la guerre jusqu'en 1668. Quand les relations bilatérales reprennent, le climat est bien différent de ce qu'il était avant 1640. Les jours du bilinguisme sont dès lors comptés. Mais sa fin sera lente et progressive, car il faut attendre, pour qu'il disparaisse entièrement, la mort de toute la génération des Portugais qui avaient fait leur éducation avant 1640. Pratiquement, c'est seulement vers la fin du XVII^e siècle que le bilinguisme luso-espagnol cesse d'exister.

6.2. *La pratique du bilinguisme*

Comment ce bilinguisme a-t-il été pratiqué et vécu? C'est là un sujet qui n'a guère été étudié, ni au Portugal ni en Espagne (voir cependant Cuesta 1986), pour des raisons complexes qu'il vaudrait la peine d'expliciter. Une œuvre bilingue a cependant fait l'objet d'une analyse précise: celle de Gil Vicente, auteur de pièces de théâtre écrites et représentées entre 1502 et 1536 (Teyssier 1959, 293–425).

Chaque personnage, dans ce théâtre, s'exprime dans l'une des deux langues, et il lui reste fidèle pendant toute la durée de son rôle. Les conversations sont donc très souvent bilingues, sans qu'il en résulte apparemment aucune gêne. La répartition des deux langues entre les nombreux personnages de ce théâtre montre que la langue de prestige (donc «marquée») est bien le

castillan, et que le portugais est la langue «non marquée», celle qui s'impose naturellement dans les situations banales de la vie courante, dans les contextes familiers et chez les personnages populaires.

Comme il est de règle dans les situations analogues de bilinguisme ou de diglossie, on s'attend à ce que les deux langues ainsi mises en contact s'influencent mutuellement, à ce que l'espagnol se lusitanise et à ce que le portugais s'hispanise. Or ce que l'on constate, c'est que l'espagnol est effectivement travaillé de mille façons par le portugais, alors que l'inverse n'est que très partiellement vrai (pour tout ce qui suit, voir Teyssier 1959, 293–411).

C'est à tous les niveaux de la langue que le lusisme s'insinue dans le castillan de Gil Vicente. Il y a des lusismes phonétiques, que révèle en particulier la versification: par exemple le fait que le groupe *que yo* compte pour une seule syllabe montre que le *yod* initial était, dans la façon dont les Portugais prononçaient le castillan, plus proche d'une voyelle que d'une consonne. Il y a des lusismes morphologiques, par exemple *agradeço* au lieu de *agradezco*. Il y a des lusismes syntaxiques, comme le tour *ir buscar* à côté de *ir a buscar*. Il y a des lusismes lexicaux, comme l'emploi de *farelos* ('son', 'résidu de la mouture des grains') au lieu de *salvado* ou *afrecho*.

Ainsi le castillan est, dans la pratique du bilinguisme, pénétré de mille façons par le portugais. Il est en position de faiblesse et le portugais est en position de force. Ces innombrables modifications de détail rendent ce «castillan du Portugal» plus proche du portugais que ne l'était l'authentique castillan de Castille. On a l'impression qu'il suffit de légères modifications pour qu'un mot portugais devienne castillan: beaucoup de termes sont (sous réserve des différences phonétiques) pratiquement identiques dans les deux langues, par ex. *alegria*. D'autres restent proches quoique distincts, par ex. *cardeal* – *cardinal*, *festa* – *fiesta*, *fada* – *hada*. D'autres n'ont plus qu'un vague air de famille, comme *geolho* – *hinojo*, *esmola* – *limosna*, *marmelo* – *membrillo*, *trevas* – *tinieblas*, mais leur parenté est encore perceptible. Ajoutons que le castillan était, à l'époque, de bien des façons, beaucoup plus proche du portugais qu'il ne l'est aujourd'hui, et que certains lusismes devaient être perçus par les contemporains moins comme des incorrections que comme des archaïsmes encore vivants dans bien des provinces d'Espagne.

Quand il arrive néanmoins qu'un mot, une forme ou un tour portugais sont tout à fait inconnus en espagnol, on les transpose tout simplement dans cette langue. Ainsi la *saudade*, sentiment typiquement portugais, qui est la mélancolie que provoque le regret d'un bien perdu, ou le désir d'un bien inaccessible, a dû sembler difficile à exprimer en castillan (malgré l'existence du mot *soledad*): les Portugais créent donc dans cette langue le néologisme *saludad*. De même l'infinitif «personnel» ou «conjugué» constitue en portugais un moyen d'expression très original, qui permet des raccourcis dont nos Portugais ne voulaient pas se priver: ils ont donc fabriqué de toutes pièces un infinitif analogue en castillan.

6.3. Mais n'y a-t-il pas eu, malgré tout, une influence du castillan sur le portugais? Il est difficile d'imaginer que la pratique du bilinguisme n'ait pas, ne serait-ce que partiellement, hispanisé le portugais. Le mot même qui signifie 'castillan', et qui était en portugais *castelão*, a été remplacé par *castelhano*, calqué sur *castellano*. On trouve effectivement des hispanismes dans le portugais des écrivains bilingues, comme Gil Vicente. Les plus faciles à identifier sont les hispanismes de vocabulaire: *faldriqueira*, *barruntar*, *bobo*, etc. Mais c'est très peu de chose. Par la suite certains autres hispanismes, encore inconnus de Gil Vicente, s'introduiront dans la langue, par ex. *frente* (le 'devant' d'une chose) au lieu de *fronte*, ou *cavalheiro*, lusitanisation de l'espagnol *cavallero* (écrit aujourd'hui *caballero*), qui signifie 'homme du monde', et se distingue aujourd'hui de la forme purement portugaise *cavaleiro*, qui désigne un 'cavalier'. En dehors de ces hispanismes de vocabulaire, il existait certainement une certaine hispanisation de la syntaxe: ainsi l'emploi très général du «*a* personnel» («*ver a um homem*»).

Ainsi le «castillan du Portugal» résultant de la pratique du bilinguisme était une langue légèrement différente du castillan standard de l'époque. Cette langue se transmettait sur place, elle avait ses particularités et ses traditions. De plus elle était si proche du portugais que les deux moyens d'expression devaient apparaître, non pas comme deux langues tout à fait étrangères l'une à l'autre, mais comme les deux dialectes d'une seule et même langue.

On aimerait savoir si ce type de bilinguisme s'est maintenu jusqu'à la fin. N'y a-t-il pas eu, chez certains Portugais bilingues de la période finale, comme Manuel de Faria e Sousa (1590–649) ou Francisco Manuel de Melo (1608–666), une pratique beaucoup plus correcte du castillan littéraire standard? C'est probable. Des recherches complémentaires devront être faites sur le bilinguisme luso-espagnol pour le déterminer.

7. L'influence française

7.1. C'est dans le cours du XVIII^e siècle, et surtout à partir de 1750, que l'influence culturelle de la France devient prépondérante au Portugal. Il va en résulter des conséquences linguistiques très importantes: le gallicisme va se répandre de mille façons dans le portugais, non seulement au niveau du vocabulaire, mais aussi à celui de la morphologie et de la syntaxe. Ce *francesismo* intéresse bien entendu tous les aspects de la vie portugaise: l'art de vivre, la mode, l'histoire des idées, la politique, la littérature etc.

7.2. Le francesismo littéraire

C'est à propos de la littérature qu'il a surtout été étudié (Machado 1984). De ce point de vue, les idées françaises s'affirment au XVIII^e siècle dans le sillage de la philosophie des Lumières et de l'esthétique néo-classique. Après l'intermède de l'occupation napoléonienne, et malgré elle, le Romantisme sera surtout (même si l'on tient compte de ses sources allemandes et anglaises), d'inspiration française. Ce *francesismo* a sans doute atteint son point culminant avec la «génération de 1870», que dominent les noms d'Antero de Quental et d'Eça de Queirós, mais il continuera longtemps après. La réaction anti-romantique est elle aussi d'inspiration française, comme le sont le symbolisme et la plupart des courants littéraires du XX^e siècle. C'est seulement après la deuxième Guerre Mondiale que ce *francesismo* dominateur s'estompe, au profit, pour l'essentiel, de l'influence anglo-américaine dont le moyen d'expression est la langue anglaise.

Ce qui caractérise ce *francesismo* littéraire, aux époques où il règne sans partage, c'est qu'il sert de médiation aux littératures et aux cultures d'autres origines. C'est à travers des traductions françaises que, pour l'essentiel, les Portugais ont lu les auteurs anglais, allemands et russes (Machado 1984, 67). De plus le *francesismo* est souvent analysé comme le résultat du refus obstiné de l'unité péninsulaire: répudiant l'union avec l'Espagne, que représentait dans le domaine culturel le bilinguisme luso-espagnol, le Portugal se rapproche tout naturellement du pays situé au-delà de l'Espagne, et qui est la France.

Enfin il ne faut pas oublier que ce *francesismo* est complexe et ambivalent. En même temps qu'ils sont fascinés par la culture française, les Portugais la contestent et en dénoncent les inconvénients. Ainsi, par exemple, va-t-on traquer les gallicismes qui, de plus en plus, s'insinuent dans la langue. Le cas sans doute le plus net, à cet égard, est celui de l'écrivain Eça de Queirós (1845–900): pénétré lui-même de culture française, il déclare que «Lisboa é uma cidade traduzida do francês em calão» (Machado 1984, 74), et il écrit en 1899 un texte qui, sous le titre *O francesismo*, en montrait les nombreux effets néfastes (Machado 1984, 68).

7.3. Reflets du francesismo dans la langue portugaise

7.3.1. Mais attachons-nous à l'analyse de ses effets sur la langue portugaise. Il n'existe malheureusement aucune étude d'ensemble sur cette question, pourtant très importante. Nous nous bornerons donc ici à faire une série de sondages, en utilisant des documents ou des recherches concernant des points particuliers.

7.3.2. *Le gallicisme dans le théâtre de la seconde moitié du XVIII^e siècle*

Une importante source d'informations est constituée par le théâtre de la seconde moitié du XVIII^e siècle, en particulier par le théâtre populaire que l'on appelle *teatro de cordel*, parce qu'il nous a été transmis sous forme de brochures à bon marché que l'on vendait en les suspendant à une ficelle (*cordel*). Des centaines de petites pièces comiques et satiriques nous sont ainsi parvenues (Picchio 1969, 195). Beaucoup d'entre elles ridiculisent un type social que l'on appelait à l'époque le *peralta*. Le *peralta* est l'incarnation d'un type éternel qui, selon les lieux et les époques, s'appelle le *précieux*, le *petit maître*, le *dandy*, le *snob*, et dans le Portugal contemporain, le *janota*.

Le *peralta* suit avant tout la mode, il pratique la musique et la danse, donne une importance excessive à sa toilette et à sa coiffure, il est joueur, oisif et galant et il dépense sans compter. Et par – dessus le marché il pratique un *francesismo* extrême. C'est que tous les excès de la *peraltice* s'expliquent par les modes venues de France. Le *peralta* – et aussi la *peralta* au féminin, car cette perversion frappe les deux sexes – est la victime des innombrables tailleurs, coiffeurs, modistes, maîtres de musique et maîtres à danser qui prospèrent à Lisbonne, et qui sont très souvent français. Aussi, parmi les diverses façons de désigner le *peralta* (*casquilho*, *bandarra*, *peralvilho*, etc.) figure le mot *frança* employé comme nom commun.

7.3.3. *Une polémique sur les gallicismes en 1812*

En 1812, alors que les armées napoléoniennes venaient d'évacuer le Portugal, le *Telegrafo Portuguez*, journal de Lisbonne, publiait sous la signature de son directeur Luís de Sequeira Oliva un article au titre belliqueux: *Guerra às palavras afrancesadas!* (Boisvert 1983–1985, 243–271). Cet article contenait une liste de gallicismes qu'Oliva estimait condamnables. Il en résulta une polémique avec le *Mercurio Lusitano*, feuille rivale dirigée par Teodoro José Biancardi. Parmi les 96 mots ou tours d'origine française condamnés par Oliva, il en est sur lesquels Biancardi était d'accord, par ex. *agir* (au lieu de 'obrar', 'praticar'), *coragem* ('valor', 'intrepidez'), *sentimental* ('que tem sentimentos', 'sensível'), etc. Mais il y en avait 9 qu'il tenait pour corrects en portugais, par ex. *audacioso* ('audaz'), *garantir* ('abonar', 'afiançar'), *finanças* ('rendas do Estado').

La même année 1812, l'érudit bénédictin Fr. Francisco de São Luís (1766–1845), qui deviendra plus tard le cardinal Saraiva, patriarche de Lisbonne (cf. 7.3.4.), présentait à l'Académie des Sciences un mémoire qui sera, en une forme plus élaborée, publié en 1927 sous le titre: *Glossário das palavras e frases da língua francesa que por descuido, ignorância ou necessidade se têm introduzido na locução portuguesa moderna*. Sur les 96 gallicismes d'Oliva 43 y sont mentionnés, et parmi eux 4 sont considérés comme acceptables (*audacioso*, *justeza*, *sentimental*, *taxa*), 7 font l'objet de réserves (*detalhe*, *garantir*, *mançar*, *nuança*, *reproches*, *suportar*, *tocante*) et tous les autres sont condamnés (Boisvert 1983–1985, 255s.).

L'intérêt de tels documents, c'est qu'ils nous permettent d'observer comment s'opère la lente pénétration de certains de ces gallicismes, alors que d'autres sont finalement éliminés. Oliva est un juge sévère; Biancardi et Fr. Francisco de São Luís sont plus accommodants. Mais tous seront finalement largement démentis par l'histoire, puisque des 96 gallicismes censurés par Oliva 49, donc la moitié, sont enregistrés comme des mots portugais normaux dans le *Novo*

Dicionário da Língua Portuguesa d'Aurélio Buarque de Holanda (Rio de Janeiro, 1975) (Boisvert 1983–1985, 256).

7.3.4. *L' Ensayo sobre alguns synonymos du Cardinal Saraiva*

Fr. Francisco de São Luís, qui devint le cardinal Saraiva (voir 7.3.3.), est l'auteur d'un «essai sur quelques synonymes» dont la première édition date de 1821, et qui fut sans cesse augmenté et enrichi par son auteur jusqu'à sa mort, survenue en 1845 (E. Verdelho 1981). Cette étude part du principe qu'il n'existe pas de synonymes absolus, et que quand plusieurs mots sont considérés comme tels parce qu'ils ont des sens très voisins, il convient de préciser leurs différences. Fr. Francisco de São Luís cite les ouvrages qui l'ont inspiré: outre les grands noms de Locke et Condillac, on trouve parmi ces sources deux auteurs français du XVIII^e siècle, l'abbé Girard et P. Roubaud, qui, à partir des mêmes principes, avaient écrit des traités sur les synonymes.

Fr. Francisco de São Luís se contente souvent de transposer en portugais les synonymes que ces auteurs étudiaient en français: quand Girard distingue par ex. *lueur*, *clarté* et *splendeur*, il distinguera à son tour *clarão*, *claridade* et *esplendor*. Mais dans la plupart des cas il ne copie pas, mais, utilisant les principes d'analyse des Français, il les applique au portugais, distinguant par ex. non seulement *liberalidade* et *generosidade*, mais aussi *pedir desculpa* et *pedir perdão*, ou encore *convém*, *importa*, *relewa* et *cumpre* (E. Verdelho 1981, 206–218). Et l'on voit par là comment le *francesismo* a pu contribuer à rendre les écrivains portugais soucieux de précision et de clarté. Il ne s'agit plus ici d'imiter servilement des modes étrangères, mais bien au contraire d'adopter des principes et des méthodes dont l'application se traduira finalement par un perfectionnement et un affinement de la langue portugaise.

7.3.5. *Les francesismos d'Eça de Queirós*

L'œuvre d'Eça de Queirós (1845–1900) apparaît aujourd'hui comme l'une des plus importantes de la fin du siècle dernier. De tous les «défauts» qu'on a reprochés à cet auteur le *francesismo* est l'un des principaux (Guerra da Cal 1954, 76–82). Et effectivement les mots cités directement en français sont nombreux sous sa plume. En portugais, son vocabulaire abonde en gallicismes. Enfin sa syntaxe, sous bien des aspects, a un vif relent français. Mais aujourd'hui, à un siècle de distance, il est possible de juger d'une façon plus objective ces «péchés»: certains des gallicismes qu'on lui a reprochés étaient en réalité lusitanisés depuis des siècles, comme *chaminé*, d'autres ont été incorporés à la langue depuis l'époque d'Eça de Queirós. C'est le cas, par exemple, d'*avenida* pour *alameda*, de *conduta* pour *procedimento*, ou de *detalhe* pour *pormenor*. Eça de Queirós a bien souvent simplement anticipé sur l'évolution du portugais.

7.3.6. Il est encore difficile de faire le bilan de l'influence française sur le portugais contemporain, bien qu'il existe des dictionnaires d'*estrangeirismos*, ou même de *galicismos*. Les mots ou locutions d'origine française sont innombrables: *abandonar*, *atitude*, *blusa*, *boné*, *camuflagem*, *chalé*, *chique*, *constatar*, *coquete*, *interesse*, *vitrina*, etc. D'origine française sont les tours *ter lugar*, *fazer um passeio*, *fazer a honra*, *fazer conhecimento*, etc. Plus insidieuses sont les constructions du type *Praça Camões* (= *Praça de Camões*), *lenços em seda* (= *lenços de seda*), *aumentar de um metro* (= *aumentar um metro*). Les grammairiens adoptent en général à leur égard une attitude nuancée. C'est ainsi que Rodrigues Lapa s'efforce de distinguer les gallicismes inutiles, qu'il condamne, de ceux qui représentent un moyen d'expression nouveau, qu'il accepte (Lapa ¹⁰1979, 45–55, Teyssier ²1984a, 74).

8. *La révolution libérale de 1820 et le vocabulaire portugais*

8.1. Pendant la longue période de temps que l'on vient d'évoquer à propos du *francesismo*, et qui va de la seconde moitié du XVIII^e siècle à l'époque contemporaine, il est une autre façon d'étudier l'évolution du vocabulaire portugais: on peut montrer comment ce vocabulaire est lié à l'histoire des idées, en particulier dans les domaines philosophique, politique et social.

8.2. Une étude récente (T. Verdelho 1981) a analysé de ce point de vue les effets de la révolution libérale de 1820. Cette révolution, comme on sait, a eu comme résultat la promulgation de la constitution libérale de 1823 et la réalisation de profondes réformes: suppression de l'Inquisition, abolition des privilèges, liberté de la presse, etc. Certes cette libéralisation n'a pas duré plus de trois ans: en 1823 l'absolutisme était rétabli. Mais ces trois ans furent d'une exceptionnelle importance dans l'histoire du pays. La presse a joué pendant cette période un grand rôle. Un chercheur, M. Telmo Verdelho (1981), a eu l'idée de dépouiller les divers journaux, et d'y relever tout le vocabulaire caractéristique des discussions philosophiques et politiques qui s'y donnaient libre cours.

Ce relevé montre l'utilisation de nombreux termes très caractéristiques, qu'il est possible de classer et de rassembler de telle sorte qu'on voit se dégager, à travers eux, les idées, les principes, les valeurs, les arguments et les discussions contradictoires de cette époque: *razão, lei, liberdade, liberal, tirania, despotismo, opinião, luzes, tolerância, progresso, superstição, reforma, ordem*, etc. Ce qui se dégage de ce très riche vocabulaire, c'est toute une idéologie. Cette idéologie a hérité de la philosophie des Lumières, qui avait pénétré au Portugal dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, et avait été l'une des bases du «despotisme éclairé» du marquis de Pombal (ministre de 1750 à 1777). Elle a également hérité de l'esthétique néoclassique et du préromantisme. Enfin elle s'est élaborée pendant les années qui ont vu l'invasion du Portugal par les armées napoléoniennes (en 1807, 1808 et 1810), le départ de Jean VI au Brésil en 1807, son retour en 1821, et l'indépendance de la grande colonie américaine en 1822. Les trois années 1820-1823 sont donc l'aboutissement d'une longue évolution, et le vocabulaire qui caractérise la presse de ce temps est représentatif de toute cette époque.

Ce vocabulaire n'est pas autre chose (França 1975, 85) que l'expression de l'idéologie du libéralisme, qui en 1820-1823 est dans sa phase initiale, mais qui va triompher après la guerre civile de 1822-1824, et s'affirmer au milieu de nombreuses difficultés, jusqu'à ce que, en 1851, avec la Régénération, il s'installe au pouvoir pour de longues années. On voit par cet exemple comment les transformations politiques et sociales du Portugal se reflètent dans l'histoire de la langue.

9. Le Portugal du XX^e siècle et la langue

9.1. Parmi les événements qui dominent l'histoire du Portugal au XX^e siècle, mentionnons: l'établissement de la République en 1910, l'arrivée au pouvoir, en 1926, d'António de Oliveira Salazar et l'établissement de l'Estado Novo, la participation du pays à la première Guerre Mondiale et sa neutralité au cours de la seconde, le rétablissement de la démocratie libérale à la suite de la révolution du 25 avril 1974, et enfin la décolonisation, à l'issue de laquelle le Portugal est réduit aux dimensions de son territoire européen et des archipels des Açores et de Madère. Du point de vue de l'histoire de la langue, on retiendra ce qui suit.

9.2. L'un des premiers actes de la nouvelle République a été la *réforme orthographique de 1911*. Cette réforme a été un acte politique autant qu'une mesure proprement linguistique. On l'a longuement décrite dans un autre article du présent Dictionnaire (→ 420), et on en a montré les conséquences. Nous n'y reviendrons donc pas ici.

9.3. La situation de l'enseignement public et celle de la recherche scientifique, le développement économique et le niveau culturel général de la population mériteraient une

longue étude. Après les indéniables progrès réalisés au XIX^e siècle, surtout dans sa seconde moitié, le Portugal connaissait au milieu du XX^e siècle une certaine stagnation, dont beaucoup attribuent la responsabilité à l'Estado Novo. Cette stagnation est particulièrement sensible dans l'enseignement public, la recherche, et d'une façon générale dans toutes les activités impliquant créativité et innovation. Le taux d'analphabétisme, qui était de 75,1% en 1911 et de 67,8% en 1930, est encore de 45% en 1950 et de 30% en 1968. Les progrès sont certains, mais le Portugal est toujours à la queue des pays européens (Marques ¹⁰ 1982). Ajoutons que la population, qui était d'environ 3.000.000 en 1820, est aujourd'hui d'environ 9.000.000 (Marques ¹⁰ 1982). Mais l'émigration a fait subir au pays, surtout dans les classes d'âge les plus dynamiques, de redoutables saignées.

Il est difficile de déterminer les conséquences que les changements politiques survenus depuis 1974, ont déjà eues sur le plan linguistique. L'un des plus importants semble être le progrès du portugais standard (celui de Lisbonne) au détriment des parlers régionaux, surtout dans leurs traits les plus marquants. Cette évolution, qui résulte du développement de l'enseignement public et de la généralisation des grands moyens de communication (radio et télévision), est très perceptible dans les régions du nord.

9.4. Il faut également signaler l'intérêt que les autorités gouvernementales portent à la situation de la langue portugaise dans le monde. On voit se développer une vraie «politique linguistique», qui se manifeste de bien des façons: enseignement de la langue aux enfants des émigrés, envoi de lecteurs dans les universités étrangères, maintien des liens avec le Brésil et les pays lusophones d'Afrique. Cette politique s'est affirmée, en particulier, par l'organisation à Lisbonne, en 1983, d'un Congrès sur la Situation actuelle de la Langue Portugaise dans le monde, et par les efforts entrepris en vue de l'unification de l'orthographe (accord du 12 octobre 1990, signé à Lisbonne entre les représentants du Portugal, du Brésil et des cinq pays africains ayant adopté le portugais comme langue officielle).

10. Influence de l'anglais

Depuis la deuxième Guerre Mondiale, pour des raisons politiques, économiques, scientifiques et techniques, la langue anglaise, en particulier sous sa forme américaine, a pris au Portugal une importance considérable, au détriment du français. L'anglais est de plus en plus enseigné dans les établissements d'éducation; les livres et les films en langue anglaise sont répandus partout, et la culture anglo-américaine a pour elle un immense prestige. Il en résulte que les anglicismes, qui déjà n'étaient pas inconnus (par ex. *lanche*, de l'anglais *lunch*), mais qui souvent étaient arrivés par l'intermédiaire du français (par ex. *vagão*, du français *wagon*, lui-même emprunté à l'anglais *waggon*), sont de plus en plus nombreux (→ 447, 5.3.; 470).

11. Bibliographie

- Barros, João de, *Gramática da Língua Portuguesa*, reprod. facsim., ed. Maria Leonor Carvalhão Buescu, Lisboa Faculdade de Letras, ⁵1971.
- Boisvert, Georges, «*Guerra às palavras afrancesadas!*». *Une polémique linguistique dans la presse lisboaise en octobre 1812*, BEPB 44/45 (1983–1985), 243–271.
- Boléo, Manuel de Paiva, *Dialectologia e história da língua. Isoglossas portuguesas*, BF 12 (1950), 1–44.
- Boléo, Manuel de Paiva/Silva, Maria Helena Santos, *O mapa dos dialectos e falares de Portugal continental*, BF 20 (1961), 85–112.
- Boxer, Charles, *The Portuguese Seaborne Empire 1415-1825*, London, Hutchinson, 1969.
- Buescu, Maria Leonor Carvalhão, *O Estudo das Línguas Exóticas no Século XVI*, Lisboa, Biblioteca Breve, 1983.

- Cintra, Luís Filipe Lindley, *Nova proposta de classificação dos dialectos portugueses*, BF 22 (1964–1971), 81–116.
- Cuesta, Pilar Vásquez, *La lengua y la cultura españolas en el siglo del Quijote*, Madrid, Espasa Calpe, 1986.
- Cunha, Antônio Geraldo da, *Índice analítico do vocabulário de Os Lusíadas*, Rio de Janeiro, Presença, ²1980.
- Dalgado, Mons. Sebastião Rodolfo, *Dialecto Indo-Português de Ceilão*, Lisboa, Imprensa nacional, 1900.
- Dalgado, Mons. Sebastião Rodolfo, *Glossário Luso-Asiático*, 2 vol., Coimbra, Imprensa da Universidade, 1919–1921 (reimpres. facsimil. Hamburg, Buske, ²1982).
- França, José Augusto, *Le Romantisme au Portugal*, Paris, Klincksieck, 1975.
- Guerra da Cal, Ernesto, *Lengua y Estilo de Eça de Queiroz*, vol. 1: *Elementos Básicos*, Coimbra, Acta Universitatis, 1954.
- Lapa, Manuel Rodrigues, *Estilística da Língua Portuguesa*, Coimbra, Coimbra Editora, ¹⁰1979.
- Machado, Álvaro Manuel, *O «Francesismo» na Literatura Portuguesa*, Lisboa, Biblioteca Breve, 1984.
- Marques, António Henriques de Oliveira, *História de Portugal*, 3 vol., Lisboa, Palas, ¹⁰1982.
- Neto, Serafim da Silva, *História da Língua Portuguesa*, Rio de Janeiro, Livros de Portugal, ²1970.
- Oliveira, Fernão de, *A Gramática da Linguagem Portuguesa*, ed. Maria Elena Carvalhão Buescu, Lisboa, Imprensa Nacional/Casa da Moeda, ⁴1975.
- Orta, Garcia da, *Colóquio dos Simples e Drogas*, Goa, 1563, (reprod. facsimil. Lisboa, Academia das Ciências, ⁸1963).
- Picchio, Luciana Stegagno, *História do Teatro Português*, Lisboa, Portugalia Editora, 1969 (= *Storia del teatro portoghese*, Roma, Ateneo, 1964)
- Schuchardt, Hugo, *Kreolische Studien*, Sitzungsberichte der philosophisch-historischer. Classe der kaiserlichen Akademie der Wissenschaften, Wien, 101 (1882), 102 (1883), 103 (1883), 105 (1884), 116 (1888), 122 (1890),
- Serrão, Joel. *Dicionário de História de Portugal*, 4 vol., Lisboa, Iniciativas Editoriais, 1963–1971.
- Teyssier, Paul, *La Langue de Gil Vicente*, Paris, Klincksieck, 1959.
- Teyssier, Paul, *Jerónimo Cardoso et les origines de la lexicographie portugaise*, BEPB 41 (1980), 7–32.
- Teyssier, Paul, *História da Língua Portuguesa*, Lisboa, Sá da Costa, ²1984 (= 1984a).
- Teyssier, Paul, *L'humanisme portugais et l'Europe*, in: Centre d'Études Supérieures de la Renaissance, Université de Tours (ed.), *Actes du XXI^e Colloque International d'Études Humanistes. Tours 3–13 juillet 1978*, Paris, Gulbenkian, 1984, 821–845 (= 1984b),
- Vasconcelos, José Leite de, *Esquisse d'une Dialectologie Portugaise*, Lisboa, Centro de Estudos Filológicos, ²1970.
- Verdelho, Evelina, *Lexicografia sinonímica portuguesa*, Biblos 17 (1981), 171–221.
- Verdelho, Telmo dos Santos, *As palavras e as ideias na Revolução Liberal de 1820*, Coimbra, INIC, 1981
- Verney, Luis António, *Verdadeiro Método de Estudar*, 5 vol., ed. António Salgado Júnior, Lisboa, Sá da Costa, ⁴1949–1952.

Paul Teyssier, Paris